



Diapo 1



Diapo 2



Diapo 3



Diapo 4

## EXPEDITION OCEANTARCTIS

### UN RECIT DE VOYAGE EN 40 IMAGES

#### MARC GIVRY MAI 1998

En mai 1998, on m'a demandé de bien vouloir passer au Club de la Presse de Grenoble pour y parler de l'expédition OCEANTARCTIS, une expédition en Antarctique à laquelle j'ai eu la chance de participer.

Le récit qui suit a été préparé à cette occasion.

(Diapo 1)

J'ai fait ma première photo au premier iceberg.

Par 60° Sud, nous avons enfin abordé le sujet du mois : janvier 1998, le mois des soldes et du blanc.

Et après la féerie n'a plus cessé. Mais que s'était-il passé avant ?

Début janvier, nous étions bien arrivés à Punta Arena, au sud du Chili. Notre bateau, Pen Duick III, aussi, convoyé depuis le Havre par la première équipe de l'expédition.

Après une navigation dans le détroit de Magellan et les canaux de Patagonie, nous avons débouché dans le Pacifique à l'ouest du Cap Horn.

Comme prévu sur les dépliants touristiques, beau vent, belle mer. Chez nous, on appellerait cela une tempête, mais dans le coin, c'est un temps normal. Enfin, soyons précis : 50-55 nœuds de vent (environ 100 km/h) et une mer que l'on pourrait qualifier de grosse.

(La terminologie de l'état de la mer ne manque pas d'analogie avec la terminologie des personnes : la mer commence par être calme, puis elle devient belle, elle continue en devenant agitée, puis forte, et elle finit grosse puis énorme)

Donc, nous disions grosse, pas énorme, n'abusons pas. Mais paradoxalement, bien que grosse, je n'ai pas trouvé la mer très dangereuse, moins en tout cas qu'en Méditerranée pendant un bon coup de Mistral.

En effet, si les vagues sont assez hautes, elles sont aussi très longues et de la sorte elles déferlent moins. Il faut dire aussi qu'avec Pen Duick III nous avons un bel engin de 18 mètres et de 16 tonnes pour les négocier.

En fait, nous n'avons ramassé qu'une seule belle déferlante, une de celles qui couchent les bateaux, envoient les barreaux valdinguer et remplissent les cockpits à ras bord.



Diapo 5

Une seule certes, mais elle avait suffi à liquider le moteur. En effet, le lendemain, nous nous sommes rendus compte que le moteur était plein d'eau de mer, sans doute remontée par le dispositif d'échappement. Malgré un acharnement thérapeutique qui est allé jusqu'à déculasser le moteur en pleine mer dans des cinquantièmes que l'on dit rugissants, le moteur s'est avéré totalement irréparable avec les moyens du bord.

A ce moment a été prise la seule décision que l'on pourrait qualifier "d'héroïque" de toute l'expédition : ne pas faire demi-tour pour aller réparer cette "foutue mécanique", mais continuer en ayant retrouvé le charme de la navigation à voile d'antan.

(Diapo 2)

A la voile donc, nous atterrissons au royaume des glaces.

Notre point d'atterrissage, c'est l'archipel Melchior, entre l'île Brabant et l'île d'Anvers. Le Mont Français, notre objectif, se trouve sur l'île d'Anvers à droite. Mais on ne voit rien.

Le temps est gris, le plafond bas, de la glace partout et on ne sait plus trop ce qui est une terre couverte de glace et ce qui est un iceberg échoué : ambiance.

Dans la nuit, nous nous engageons dans le chenal Neumayer, et là aussi ambiance. A votre droite, un front de glace. A votre gauche, un front de glace. De temps en temps, un sérac tombe dans la mer : ça fait d'abord "plouf" et ensuite "scrisss", comme quand vous mettez un glaçon très froid dans votre whisky et qu'il craque en se réchauffant.

La nuit n'est pas très noire : en cette saison et à cette latitude, le soleil se couche réglementairement à dix heures du soir pour se lever à deux heures du matin, mais entre les deux, il y a toujours une espèce de lueur.

Ceci dit l'ambiance est fraîche et un débarquement semble difficile. Sans moteur, nous hésitons à nous engager dans la baie Borgen qui semble bien prise par les glaces. C'était pourtant un point de débarquement envisagé pour l'ascension du Mont Français.

En fait, nous décidons d'aller voir jusqu'à la base américaine Palmer à l'ouest de l'île. A Punta Arena, nous avons rencontré une équipe de glaciologues chiliens animée par Gino Casassa qui avaient travaillé trois années de suite, en 1981, 82 et 83, sur les glaciers de l'île d'Anvers. D'après eux, le glacier qui forme à l'ouest le piémont de la chaîne du Mont Français était praticable et il était possible d'atteindre le sommet de ce côté.

Si depuis la base Palmer, nous arrivions à prendre pied sur ce glacier, cela serait jouable. Certes la marche d'approche serait plus conséquente, mais un départ depuis une base nous aurait garanti un retour pas trop scabreux, même si le bateau, privé de moteur s'avérait incapable de venir nous rechercher.

(Diapo 3 à 8)



Diapo 6



Diapo 7



Diapo 8



Diapo 9



Diapo 10



Diapo 11



Diapo 12

Nous atteignons donc la base Palmer après une belle navigation à travers les icebergs et en traversant quelques passages de brash, ce qui laisse toujours de bons souvenirs. En effet, le brash c'est un banc de glace pilée qui serait propice pour faire des cocktails ou mettre des poissons au frais : quand vous le traversez en voilier, le crissement est délicieux... tant que vous ne restez pas coincé.

L'accueil à la base est très sympa. Il faut dire que les Américains vont vivre notre expédition un peu par procuration. En effet, il y a à la base des gens qui, aux USA, font de la montagne. Il y en a aussi qui, chez eux, font du bateau.

Nous avons proposé, aux uns et aux autres, de nous accompagner un peu, soit en montagne soit pour faire un tour en mer sur Pen Duick III. Mais comme :

- 1° ils sont employés par le gouvernement américain
- 2° le gouvernement américain ne dispose pas dans le secteur d'équipe de sauvetage ni pour la montagne, ni pour la mer
- 3° la responsabilité du gouvernement américain serait gravement engagée en cas d'accident
- 4° la profession d'avocat semble bien se porter aux Etats Unis

ils ont l'interdiction formelle de quitter le périmètre de la base et de monter sur des navires qui n'appartiendraient pas au gouvernement américain.

Ce qui laisse parfois quelques frustrations. En particulier le toubib de la base nous avouera après coup qu'il aurait été ravi si nous avions disparu en montagne : en effet, dans ce cas une opération de secours aurait sans doute été mise en place, ce qui lui aurait donné l'occasion d'aller se balader.

Manque de chance, nous sommes revenus. Il est si difficile de contenter tout le monde... A l'avenir, je vais sans doute me méfier des sauveteurs en montagne, du SAMU ou des pompiers : eux aussi, ils ont peut-être envie de se fabriquer des clients pour aller se promener.

(Diapos 9 10)

Nous partons donc de la base Palmer le 19 janvier, un lundi à l'heure où d'habitude on va au boulot. Le temps n'est pas terrible, à la fois très lumineux et bien bouché. Mais l'esprit est serein. Certes nous n'avons pas de chiens. Certes nous n'avons pas de sherpas. Mais nous avons eu "nos suisses".

En effet, par une étonnante coïncidence, nous avons rencontré la veille une équipe d'alpinistes suisse qui était allé "vers" le Mont Français. En fait, comme ils n'avaient que peu de temps, ils avaient juste fait une reconnaissance de deux jours, le temps de faire un bivouac, de se faire secouer par la tempête et de revenir.

Depuis 1983 et l'équipe de glaciologues chiliens de Gino Casassa, il n'y a pas eu grand monde sur ce glacier et il est plutôt piquant de rencontrer une autre équipe juste la veille de notre départ. En fait, il faut se dépêcher de faire le Mont Français tant que ce n'est pas trop encombré : dans cent ans, il y aura peut-être autant de monde qu'au sommet des Ecrins ou du Mont Blanc.



Diapo 13



Diapo 14



Diapo 15



Diapo 16

Donc nous sommes sereins. En effet grâce à la reconnaissance de "nos suisses", nous avons la certitude qu'il est possible de franchir la zone crevassée derrière la base et de rejoindre le piémont de la chaîne du Mont Français.

Nous partons donc à quatre. Le sommet est quelque part par-là, à 35 km, mais on ne le voit pas.

(Diapo 11)

La progression s'effectue à skis, encordés au début dans la zone crevassée. Chacun, en plus de son sac, tire une bonne petite pulka. Il faut dire que le barda, pour être autonome dans cette contrée, est assez conséquent.

(Diapo 12)

Comme le Petit Poucet, nous balisons notre chemin en plantant régulièrement des jalons, dont le rouge fluo est du plus bel effet, et en prenant systématiquement des points GPS (GPS étant le jargon abrégé d'un système Global de Positionnement par Satellite). Mis à part la qualité esthétique de nos jalons fluos, pouvoir revenir, même par mauvais temps, nous semble une bonne idée.

(Diapo 13 14)

Vers 16 heures et avant l'arrivée du mauvais temps, après avoir parcouru 17 km, ce qui a permis à nos mollets et à nos épaules de se dérouiller un peu, nous parachevons notre mise en forme par deux petites heures à manier la pelle.

Il faut avouer que les glaciologues chiliens nous avaient fait peur avec des histoires de vent de 150 km/h. Et puis nous sommes trop douilleux pour avoir envie de renouveler l'expérience de "nos suisses" qui passèrent la nuit cramponnés aux piquets de leur tente. Il faut avouer que les restes de leur bivouac ne faisaient pas très construits. La qualité suisse se perd.

(Diapo 15)

Donc, deux petites heures de pelle, pour faire un beau trou, dresser des murs de neige tout autour, et pouvoir s'endormir avec le sentiment du devoir accompli. La nuit sera paisible. Peut-être du vent, mais on n'a rien senti. De la neige oui, 10 à 15 cm.

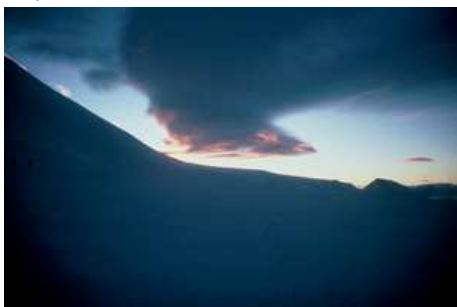
Démontage du camp, et rebelote le lendemain pour la progression : jalons, points GPS et tutti quanti, jusqu'au camp II au pied du col situé sur l'arête Nord Ouest du Mont Agamemnon.

En effet, pour atteindre le Mont Français il nous faudra passer par le Mont Agamemnon. On peut d'ailleurs se demander si un cartographe cultivé et facétieux n'est pas passé par-là. Dans le secteur, on trouve comme toponyme, Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, mais aussi presque tous les héros de la Guerre de Troie : Achille, Hélène, Hector, Nestor, Paris, Patrocle, Priam.

Faites donc de la montagne en Antarctique, vous y apprendrez la mythologie grecque.



Diapo 17



Diapo 18



Diapo 19



Diapo 20

Cette petite parenthèse culturelle étant refermée, deux heures de pelle nous attendent. Pour ne pas perdre la forme, mais aussi pour édifier le camp numéro II, belle fortification, qui nous permettra, tel le lieutenant Drogo dans le Désert des Tartares, d'attendre la tempête qui nous fera enfin héros.

En effet, c'est ici que les choses sérieuses commencent : fin des pulkas et des skis, les crampons nous attendent. Nous sommes à 27 km de Palmer, à 800 m d'altitude, il nous reste pour le sommet 10 petits kilomètres en distance et environ 2000 m à gravir. Réveil demain à l'aube.

Et bien sûr, le lendemain à l'aube, il a neigé et le temps est complètement bouché, ce qui donne toujours un délicieux prétexte pour retrouver la douce chaleur d'un duvet.

(Diapo 16)

Dans l'après-midi, une timide éclaircie nous permet de reconnaître l'accès à l'arête Nord Ouest et de jalonner la montée dans un secteur particulièrement crevassé. En fin de journée, le ciel se dégage. A priori, pour demain à l'aube, cela devrait être bon.

(Diapos 17 18)

Et le lendemain à l'aube, c'est parfait. Juste un splendide lenticulaire sur Agamemnon, qui nous indique que là haut sans doute ça va souffler, mais partout ailleurs le ciel est dégagé.

Départ à l'aube donc, mais ici les premières lueurs du soleil c'est deux heures du matin. Ce qui laisse une très longue journée. A ce sujet, un esprit avisé de l'équipe faisait remarquer, avec un certain sens de la litote, que la lampe frontale, même offerte par nos amis de PETZL, n'était pas l'accessoire le plus utile en été sous ces latitudes.

(Diapos 19 20)

Nous envisageons de faire le Mont Français en aller-retour dans la journée. On laisse donc sur place les tentes et le matériel de couchage. Mais pour éviter que cela tourne tout de suite au drame si on se faisait coincer par le mauvais temps, on prend des fringues chaudes, de la bouffe, ainsi qu'une pelle et un réchaud par cordée, de quoi faire un bivouac presque confortable en s'enterrant dans la neige.

(Diapo 21)

Les conditions de gel sont bonnes et nous progressons rapidement en crampons. Les traces et les jalons posés la veille nous permettent de ne pas tâtonner dans le secteur très crevassé. Pour ne pas perdre la main, nous n'oublions pas les leçons du Petit Poucet : jalons et points GPS sont toujours de la partie.

(Diapo 22 à 25)

Partis à 3 heures, nous saluons Agamemnon vers 7h30 et à 10 heures, nous sommes à 2822m au sommet du Mont Français. A priori nous avons bien marché, mais il faut dire que le vent qui soufflait assez fort n'incitait guère à la flânerie.



Diapo 21



Diapo 22



Diapo 23



Diapo 24

Peu de difficultés techniques, des crevasses à éviter, même le long de l'arête où le glacier se casse en deux, de la glace vive sur la pente sous Agamemnon, et une belle plaque à vent sous le sommet du Mont Français qui nous incite à mettre un peu de distance entre les deux cordées et à activer les ARVA (ARVA dans le jargon montagnard branché électronique ça veut dire Appareil de Recherche des Victimes d'Avalanches, en un mot un programme réjouissant en perspective).

Au total rien de bien méchant. En fait dans le secteur, il est difficile de faire des choses difficiles : il y a une telle accumulation de glace, que dès qu'il y a un peu de pente, tout se fracasse. Nous passerons d'ailleurs notre temps à entendre des craquements et des chutes de séracs.

Pour fixer les idées sur les épaisseurs de glace, les glaciologues chiliens nous avaient indiqués que sur le piémont au niveau de notre camp I, l'épaisseur de glace était d'environ 700m.

Au passage, un petit calcul pour ne pas perdre la main : la vitesse d'écoulement de la glace vers la mer étant d'environ 100 mètres par an, au camp I nous étions à 10 km de la mer et pour la rejoindre sans se fatiguer, il nous aurait suffi de patienter une petite centaine d'années.

Au sommet donc, une vue superbe. En face de nous, toute la Terre de Graham, et à nos pieds une splendide mer de nuages qui renforce la majesté du lieu. Je ne sais pas si Zeus et Léda, depuis le sommet de l'Olympe avaient une aussi belle vue que nous.

(pour ceux qui l'auraient oublié, Zeus et Léda, bien que frère et sœur, étaient les parents de la Belle Hélène, dont le sommet est si proche du Mont Français. Je ne sais pas si le mot alpinisme, du latin alpinus, avait un sens dans la Grèce Antique, mais en tout cas, demeurant au sommet, les Dieux n'avaient pas l'air de s'y ennuyer)

La température n'est pas très basse : -7°C. Nous nous attendions à plus, ou plutôt à moins. En effet, au camp de base ce matin, il faisait -5°C. Avec un gradient de 6° en moins par tranche de 1000 mètres, nous devrions avoir de -15 à -20°C au sommet.

Mais peut-être qu'ici notre règle du gradient avec l'altitude ne marche pas, peut-être l'effet d'une couche d'air locale, peut-être aussi l'effet du soleil.

En effet, il faut savoir qu'ici par 64°40' Sud, le 21 janvier, le soleil est aussi haut à midi (environ 45° sur l'horizon) que chez nous dans les Alpes le 21 mars. Mais ici, le soleil va sévir 20h sur 24 en janvier, alors qu'il ne se montrerait que 12h sur 24 dans les Alpes en mars. Rajoutez le fait que l'atmosphère est moins épaisse vers les pôles et qu'en plus la couche d'ozone n'est pas dans un état excellent sous ces contrées. Et vous comprendrez pourquoi on se fait bien cramer en été sous ces latitudes.

Si la température n'est pas très basse, le vent est assez fort, 40 à 50 km/h, et l'ambiance plutôt frisquette. (Il existe d'ailleurs des tables de correspondances vent/température : pour -7°C et un vent de 40 km/h, les tables indiquent un équivalent de -20°C sans vent, et -23°C pour un vent de 50 km/h. Certes, on n'a pas battu de record de froid, mais question fraîcheur, on n'a pas été trop volé)



Diapo 25



Diapo 26



Diapo 27



Diapo 28

(Diapo 27)

Forts de ces quelques considérations mythologiques et physiologiques, nous rentrons à la maison, au camp II que nous atteignons vers 15h : au total 12 heures de boulot, 7 heures pour monter, 5 heures pour descendre. Rien à dire, on a plutôt bien géré, mais on a eu de la chance les conditions étaient excellentes.

Le lendemain petite redescente au camp I. On découvre que quand ça descend, même avec une pulka aux fesses ça va beaucoup plus vite qu'à la montée : le jeu est même assez drôle, en pas de patineur (pour faire sérieux, il faut dire skating), c'est à celui qui ira le plus vite.

Si les Américains osaient sortir de leur base, ils pourraient se tracer une sacré boucle de skating sur le glacier : au moins 100 km assez plats et sans trop de crevasses. Au retour on essaiera de leur vendre l'idée, et pourquoi pas un championnat sponsorisé par le Dauphiné Libéré ou Sport Mag 38.

Comme le temps n'est pas trop mauvais et que nous ne sommes pas à la bourre pour rentrer, nous décidons le lendemain de rajouter un sommet de plus et de gravir le Mont Rennie. A priori, celui là, personne ne l'aurait jamais fait.

(Diapo 28)

C'est un sommet plus bas, 1555m, que l'on voyait bien depuis le Mont Français et depuis le camp II. Une belle pente, soutenue, mais très régulière, avec des passages de séracs et de crevasses qu'il sera sans doute possible d'éviter.

Après 10 km de marche d'approche, nous réussissons l'ascension à skis jusqu'au sommet. La vue y est superbe. Avec un léger voile de brume et de brouillard, le glacier Williams s'étend à nos pieds, ainsi que la Baie Borgen et le Canal Neumayer avec une vraie mer, bien bleue celle là.

Belle descente à skis, en neige transformée type neige de printemps chez nous. Ceci dit, avec la dose de soleil que la neige reçoit et un bon gel la nuit, cela n'a rien d'étonnant.

Une petite parenthèse sur le temps. Depuis deux jours, il fait plutôt beau mais la nébulosité est assez forte. Si on regarde les statistiques du secteur, c'est assez normal. En effet, les statistiques donnent une nébulosité moyenne de 6 octas. Ce qui veut dire qu'en moyenne les 6/8 du ciel sont pris. Comme parfois, c'est assez bien dégagé, cela veut dire que le reste du temps c'est tout bouché.

Avec de l'eau de mer, de la glace, des reliefs escarpés et beaucoup de soleil, le dispositif à fabriquer des nuages se révèle très efficace, et nous ne regrettons pas de maintenir en permanence une navigation attentive.

(Diapo 29)

Pour naviguer sur terre, nos cartes sont assez succinctes : pour l'ensemble nous disposons d'un décalque de la carte marine chilienne au 1/200 000 de l'île d'Anvers, et pour la partie vers le sommet du Mont Français, d'une copie d'une carte anglaise au 1/100 000 dont l'origine remonte à 1935. Au passage, la carte anglaise et la carte chilienne ne se superposent pas : il y a un décalage de 3 minutes en longitude entre les deux.



Diapo 29



Diapo 30



Diapo 31



Diapo 32

Pour donner une analogie, en gros ce dont nous disposons ce serait l'équivalent d'une carte Michelin pour faire l'ascension du Mont Blanc.

Mais cela n'est pas très grave. En effet, en ayant choisi un cheminement en aller-retour, avec le GPS et en enregistrant nos points de passage, nous fabriquons notre carte au fur et à mesure que nous avançons : notre propos, c'est au retour de passer au même endroit.

D'autre part, si nous n'avons pas de cartes très précises, nous avons pu disposer grâce à Isabelle Guidolin, chargée de la communication à SPOT-IMAGE, d'excellentes photos satellitaires SPOT, Michel Fily, du laboratoire de glaciologie de Grenoble, nous ayant donné un coup de main pour les exploiter.

Sur ces photos, très spectaculaires, vous détectez les zones tourmentées et crevassées, surtout pour les parties horizontales, ce qui est précieux quand vous êtes sur le terrain : en effet, sur place on se rend bien compte de l'état des pentes, mais pour les parties plates, il faut presque être déjà au fond d'une crevasse pour se rendre compte qu'elle existe.

Les Américains, qui ne manquent pourtant pas de moyens, ni de matériel, ont été très impressionnés par les images SPOT, qu'ils ne connaissaient pas.

Dimanche 25 janvier, retour à la base. Pour avoir une neige dure, nous partons très tôt et après une course frénétique, avec juste un léger ralentissement pour celui qui ramasse les jalons, nous nous offrons le luxe de réveiller les pauvres marins qui dormaient encore. Ils sont quand même assez contents de nous voir revenir, même si notre retour va décevoir le toubib de la base.

Pendant notre absence, ils ont plutôt bien navigué, atteignant le mouillage de Port-Circoncision sur l'île Petermann, où Charcot avait hiverné en 1908, et la base ukrainienne de Vernadski, où apparemment la vodka existerait toujours.

Ils sont aussi contents de nous revoir car quelques bras en plus pour les manœuvres de mouillage ce n'est pas plus mal. Sur Pen Duick III, un ancien bateau de course, il n'y a pas de guindeau et il faut bien être 5 pour relever l'ancre quand il y a du fond. Et quand vous n'êtes plus que 6 à bord, il ne reste plus grand monde pour manœuvrer les voiles, quand le moteur est en vacances.

(Diapo 30 31)

Le retour se fera par le chemin des écoliers. Tout d'abord, une remontée de la péninsule antarctique, ponctuée de 4 escales: la Baie Paradis, l'île Trinidad, l'île Déception et enfin l'île du Roi Georges.

(Diapo 32)

Dans la Baie Paradis, si bien nommée, le temps sera splendide, nous permettant de faire la photo qui est un peu le symbole de cette expédition : au premier plan, un voilier, sur ce voilier à l'avant 4 personnages, et tout à fait au fond, à 40 km de là, le sommet du Mont Français qu'ils viennent de gravir.





Diapo 33



Diapo 34



Diapo 35



Diapo 36

La photo est toujours un art pervers. En effet, en général on ne photographie que quand il fait beau, ce qui après coup donne toujours une image un peu idyllique de la réalité. A bord, d'ailleurs, on ne disait plus "il fait beau" ou "il fait mauvais", mais "pas de photos aujourd'hui" ou bien "encore une journée pour Kodak, pardon, pour Fujicolor". En effet, il ne fallait pas se tromper de sponsor. Alors pour rester dans ce registre, on pourrait dire que jusqu'à l'île du Roi Georges "on a fait de belles photos", et après plutôt pas.

(Diapo 33 34 35 36)

Quand même, pour casser le rite, j'ai réussi à prendre quelques photos de l'ambiance un peu humide qui nous a accompagnés jusqu'au Cap Horn, avec en regard la tronche du barreur dans ses habits de lumière.

A ce sujet, on pourrait rappeler la définition que les Anglais donnent de la navigation de plaisance : "faire du yachting, c'est comme de déchirer des billets de 100 livres sous sa douche" (lors de la dernière course autour du monde, un concurrent avait rajouté "et naviguer ici, c'est comme de déchirer des billets de 1000 livres dans son congélateur").

Tout le retour s'est donc fait "au près", dans une mer qui n'était peut-être pas des plus calmes. Et pour faire bonne mesure, après une brève escale à Porto Williams, juste après le passage du Cap Horn, ce fut encore du "près", et du "près" bien venté dans les canaux de Patagonie.

Certes dans le canal Beagle, il n'y avait pas trop de mer, mais comme le canal n'est pas très large et qu'il nous fallait virer toutes les 10 minutes, nous avons pu parachever notre mise en forme par une séance de body-building quasi ininterrompue jusqu'à Punta Arena. L'avantage de naviguer sur un bateau qui fut une gloire à son époque.

Mais comme toujours, vifs et joyeux. D'autant plus vifs et joyeux, qu'en parcourant la Terre de feu, nous nous rappelions que de 1826 à 1830, Fitz Roy et Charles Darwin, à bord du brigantin Beagle, avaient fait le même voyage. C'était assez agréable d'imaginer "de l'origine des espèces" s'élaborer en ces lieux.

D'autant plus agréable, que nous avons failli ne pas être là. En effet, à l'île du Roi Georges, les autorités chiliennes, s'étant rendu compte que nous n'avions plus de moteur, ne voulaient plus que nous repartions. Il faut avouer que pour un marin sérieux, militaire de surcroît, et qui a pour devise "Vaincre ou Mourir", naviguer à la voile en Antarctique, sur un bateau qui n'est pas un brise glace ou qui ne dispose pas de 10 cloisons étanches comme le Titanic, est du domaine de l'impensable.

Je plaisante. En fait, nous étions les victimes des médias. En effet, les Chiliens étaient un peu traumatisés par l'affaire Gerry Roufs. (Gerry Roufs est un concurrent de la dernière course en solitaire qui a disparu dans les cinquantièmes, et certains médias ont reproché aux chiliens de ne pas en avoir fait assez pour le retrouver. Ce que je trouve assez honteux : quand on vient dans ces coins, surtout en solitaire sur des prototypes qui se mettent à l'envers et qui y restent, cela me semble de mauvais goût de faire des reproches aux sauveteurs qui ne vous ont pas assez sauvés)

Après bien des tractations, qui sont allées jusqu'à l'amirauté à Valparaiso, et contre la promesse de donner notre situation trois fois par jour, nous avons pu repartir. Mais rétrospectivement, maintenant que je suis assis bien au chaud à écrire ce texte, je me demande s'il ne faut pas le regretter : une année de plus en Antarctique, bien au froid, pourquoi pas ?

**Marc Givry Grenoble le 1<sup>er</sup> avril 1998**



Diapo 37



Diapo 38



Diapo 39



Diapo 40

## En annexe 1 : les hommes

(Diapo 37)

Avant mon départ, on m'avait demandé de passer au Club de la Presse à Grenoble, et comme boutade j'avais dit que ma seule ambition dans ce voyage c'était de revenir et de pouvoir dire, comme Amundsen lorsqu'il avait annoncé la conquête du pôle Sud : it was "a pleasure trip", ce fut "un beau voyage".

Au retour je le maintiens, it was "a pleasure trip", ce fut "un beau voyage".

(Diapo 38)

Mais nous n'avions pas oublié qu'au moment où Amundsen prononçait ces mots, l'expédition de Scott finissait en désastre, faute pour lui d'avoir su s'arrêter à temps.

Dans ces contrées, le beau voyage peut parfois mal finir. Et nous avions pris toutes les précautions et tout le matériel nécessaire pour que ça finisse bien.

Très sincèrement, le "Vaincre ou Mourir" de la marine chilienne, ou les exploits de nos pros de l'extrême, ce n'est pas tellement mon truc.

(Ca se consomme d'ailleurs assez vite un pro de l'extrême, mais ça se renouvelle vite aussi. Une petite histoire à ce sujet : le 7 décembre 1997, deux Américains et un Autrichien ont sauté en parachute sur le pôle sud, mais ils sont morts. Ils avaient oublié que la densité de l'air est différente au pôle et leurs parachutes ne se sont pas ouverts. Deux militaires français se préparent à renouveler cet exploit : souhaitons leur bonne chance.)

(Diapo 39)

Non en fait, de tous les explorateurs polaires, celui que je préfère c'est Shackleton.

En effet, lui, il a toujours ramené tout le monde, même quand ça tournait mal, quand par exemple son navire l'Endurance fut broyé par les glaces dans la Mer de Wedell.

Avant Amundsen et Scott, c'était lui qui était arrivé le plus près du Pôle Sud. Mais à 180 km du but, sentant qu'il allait y rester s'il continuait, il avait fait demi-tour, et dans son carnet il avait écrit pour sa femme : "*Madame, j'ai toujours pensé que vous préféreriez un âne vivant, plutôt qu'un lion mort*".

(Diapo 40)

Ma dernière image, ce sera donc l'image de 10 ânes, ou 10 lions, comme il vous plaira, mais surtout des ânes ou des lions vivants.

Mais laissez moi vous les présenter, en suivant un ordre alphabétique qui finalement ne tombe pas trop mal.

### **Patrick et Thierry Besançon :**

Les deux frangins. C'est à eux que l'on doit cette expédition.

Patrick l'aîné, 35 ans. Dans sa vie, il a dû faire une école de commerce et je suis presque sûr qu'il était président de sa "Junior-Entreprise".

Son truc, c'est la voile. Je l'avais rencontré en 1993 sur Pen Duick VI, sur lequel nous devons faire la course du Fastnet. Mais comme le bateau était mené plutôt tranquille, on avait été un peu frustré et on s'était juré de refaire le Fastnet sérieusement. Ce que nous avons fait en 1995, ou nous avons finis 6° de notre classe, 13° toutes classes et premier bateau français sur "Délires", le Delher 32 de Claude Lecharpentier.

Il a beaucoup de qualité et un petit défaut : il habite Paris. Et comme à Paris le dimanche on s'ennuie, il monte des coups. Et ses coups, c'était le Fastnet, c'était aussi une expédition en Islande avec déjà Pen Duick III, et son dernier ce fut OCEANTARCTIS.

Thierry, le cadet, 28 ans, même lignée. Lui aussi il a dû faire une école de commerce et lui aussi il devait être président de sa "Junior-Entreprise". Lui aussi, il habite Paris, et lui aussi, il monte des coups. Mais, lui son truc, c'est la montagne, et ses expéditions c'est le Mac-Kinley ou le Spitsberg.

Ils travaillent tous les deux dans des filiales de la Générale des Eaux (Patrick, pour OTN-ONYX, une branche ordure ménagère, et Thierry, pour IOS-ANJOU TELEMATIQUE, une branche qui s'occupe d'informatique et de télématique). Dans ces conditions, il ne faut peut-être pas trop s'étonner si le sigle CGEA ornait nos voiles, si nous avons pu disposer d'un site WEB ou si le bateau avait un concept "zéro déchet".

A ce sujet, et même si j'ironise, le "zéro déchet" en antarctique me semble un minimum. Il me semble quand même qu'on ne va pas dans ces coins là pour y laisser ses ordures. A bord, les fumeurs invétérés ont poussé le vice, ou la vertu, jusqu'à ramener leurs mégots. Ceci dit, ce comportement n'est pas nécessairement celui de tout le monde : en particulier, sur l'île du Roi Georges, nous avons vu un joli dépotoir de verre cassé et de boîtes de conserves derrière la base chinoise, les Russes en train de faire brûler des vieux pneus, et des carcasses de chenillettes abandonnées près de l'aéroport chilien.

### **Guy Brousse :**

Guy, le photographe, le globe-trotter. A 29 ans, il a déjà parcouru toute l'Amérique, du nord au sud, de l'Alaska à la Terre de Feu.

Il parle à la perfection l'anglais et l'espagnol. Rajoutez-y un grand goût du contact avec autrui, et vous aurez un parfait Ministre des Affaires Etrangères pour le bord. Comme il a aussi des talents culinaires, à la base Palmer, il a réussi, avec Cedrick comme complice et en accord avec le cuistot américain et le chef de base, à faire un repas "à la française" pour tout le monde, ce qui nous a valu une très grande popularité.

Excellent équipier, il aura fait tout le périple, de la préparation du bateau jusqu'au retour en France, ce qui lui fait dorénavant un joli pedigree maritime.

Quand il ne bourlingue pas, et d'ailleurs aussi quand il bourlingue, il s'efforce de vivre de ses photos.

**Jean Pierre Colin :**

Le pharmacien du bord, mais on l'appelait le Doc. Malheureusement, personne à bord ne s'est blessé pour lui permettre d'exercer illégalement la médecine.

A 40 ans, il a vendu sa pharmacie pour s'offrir une année sabbatique, comme quoi il y a encore des gens qui savent un peu vivre.

Parfois facétieux et un peu tête en l'air, il ne rechignait jamais devant la besogne à faire, quelle qu'elle soit, ce que tout le monde savait apprécier.

**Cedrick Dumoulin :**

Encore quelqu'un qui sait vivre, ou revivre. Bien qu'ayant vécu en région parisienne, à 30 ans, il est encore capable lors d'un changement de boulot de s'embarquer pour une telle aventure.

Excellent équipier, il fera lui aussi tout le périple, et comme un vieux grognard au retour il pourra montrer ses médailles et dire : "j'y étais". Il n'était pas le dernier non plus pour les escapades en zodiac aux escales et les opérations de relation publique.

Preuve de santé mentale à mes yeux de provincial, au retour il abandonne Paris pour se recycler au Havre face à la mer, mais c'est peut-être la faute à sa copine qui l'aura précédé.

**Marc Givry :**

L'auteur de ces lignes. A titre professionnel, à 47 ans il vit d'architecture et d'eau fraîche, salée si possible.

A titre personnel, il est un peu filou : en effet, aux gens de bateaux, il fait croire qu'il s'y connaît en montagne, et aux gens de montagne, qu'il est bon en bateaux.

Pour être honnête, on pourrait dire qu'il sait se servir de ses deux jambes, de ses deux bras et de ses dix doigts, et qu'il voue une dévotion maniaque à son GPS.

### **Alain Iglésis, Jacques Ottonello :**

En plus de l'ordre alphabétique, je ne résiste pas au plaisir de les regrouper.

En effet, eux c'est des "vrais" : tous les deux guides de haute montagne, ils sont aussi tous les deux secouristes au PGHM, le Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne de Chamonix.

Alain, qu'on appelle souvent Julio, c'est l'accent et la faconde de Perpignan. Jacques, qui est aussi moniteur de ski car il doit aimer cogner dans des piquets, c'est au contraire toute la pondération de la Savoie, la Haute d'ailleurs, presque la Suisse. En effet, il fait partie des frontaliers et les subtilités de la navigation sur le lac Léman n'ont plus de secret pour lui.

Alain lui aussi est un grand professionnel de la voile : avant de s'embarquer dans cette aventure, il avait navigué, en tout et pour tout, une après-midi sans vent sur le lac Lemane. Ce qui me semble effectivement une préparation amplement suffisante : la preuve, c'est un de ceux qui à bord n'a jamais été malade.

C'est des montagnards comme je les aime. Ils sont forts et même très forts pour faire le boulot qu'ils font. Mais ils ne la ramènent pas : avec eux pas "d'extrême", pas de "haut niveau", ni même "de groupe excellence", comme le CAF vient d'en inventer un pour les jeunes (je croyais que depuis 1789, les hommes étaient libres et égaux en dignité et en droits, mais il faut croire que parmi les égaux, il y en a d'excellents).

Comme ils passent leur vie à ramasser des "clients" sous des avalanches ou au fond d'une rimaye, ils n'ont peut-être pas envie d'en faire autant. Ce qui est une façon de voir les choses qui n'est pas pour me déplaire.

### **France Pinczon du Sel :**

La seule "nénette" du bord. Mais cela n'a posé aucun problème particulier et elle a tenu sa place aussi vaillamment que tout le monde.

En fait, c'était la seule d'entre nous qui était en mission : en effet, être une femme lui avait permis d'avoir le soutien de WHIRLPOOL, la célèbre marque d'électro-ménager qui ne soutient que les femmes, Catherine Chabaud ou France Pinczon du Sel...

Toute plaisanterie mise à part, la gaieté et la bonne humeur personnifiées. A l'avenir, à 27 ans, pleine d'âge et de raison après un beau voyage, elle se remettra peut être au design, si possible dans le domaine nautique.

### **Patrick Tabarly :**

The last, but not the least.

Le frère cadet d'Eric, il porte un nom célèbre, mais il a su aussi se faire un prénom.

Skipper très apprécié du bord pour le périple antarctique. Personne ne voudra lui prendre sa place. Il faut dire qu'il y a trente ans il faisait déjà partie de l'équipage de Pen Duick III, celui qui gagnait toutes les courses à l'époque : le Fastnet, Sidney-Hobbart...

Une énorme expérience et une énorme compétence donc, mais aussi le sens de l'humour. Comme Coluche on peut le traiter "d'enfoiré" et ça se terminera par une franche rigolade.

Signe particulier : à obtenu à Punta Arena un manchot d'or en peluche, décerné à l'unanimité du jury par l'ensemble de l'équipage.

Comme tout le monde à bord, il était ici en vacances, et très sincèrement c'est le côté le plus sympa de cette expédition : à la fin du XX° siècle, dans un monde à la spécialisation et au professionnalisme exacerbés, il est encore possible de participer à des expéditions avec un comportement d'amateur avisé.

### **le onzième homme :**

En fait, bien que nous n'étions que dix à bord, je m'en voudrais de ne pas citer un onzième homme.

Il s'agit de Jorge Radich, notre "honorabile" correspondant chilien.

Pour le situer, c'est un descendant des indiens Patagons de la Terre de Feu. Originaire de Punta Arena, il a été réfugié politique en France sous la dictature et il en a gardé une certaine francophilie.

C'est à lui que nous devons bien des contacts et des facilités au Chili : aussi bien avec le service hydrographique de la marine à Valparaiso, qu'avec le Gouverneur de la Province de Magellan ou avec les chercheurs de l'Université de Punta Arena, sans oublier la presse et les télévisions.

N'en déplaisent aux esprits mesquins et bornés qui chez nous rêvent de préférences "nationales", la "France terre d'asile" est sans doute un bon placement. En tout cas, nous avons été remarquablement reçus par nos amis chiliens.

Quand il ne s'occupe pas de ses amis français, Jorge chante et il chante fort bien. Assez souvent en France, qu'on se le dise.

### **et tous les autres :**

Il ne faudrait pas oublier non plus tous les autres équipiers de l'expédition qui ont participé, avec François Denis comme skipper au convoi du bateau du Havre à Punta-Arena, ainsi qu'à son retour avec une escale à Lisbonne dans le cadre de l'Exposition Internationale. Au total, trente personnes auront participé à cette expédition.

## En annexe 2 : les bêtes

La question que tout le monde me pose depuis que je suis revenu, c'est : "et des bêtes, vous en avez vu ?"

La réponse est "oui". Ou plutôt, la réponse est "ça dépend".

En effet, soyons précis, à terre dès que vous avez fait quelques centaines de mètres, il n'y a aucune bête. En fait, c'est un désert où il n'y a rien à manger. Je crois que ce qu'il y a de mieux sur le plan végétal c'est de l'ordre de la mousse ou du lichen.

Par contre en mer ou sur le rivage, ça grouille.

Nous avons donc vu des oiseaux, des baleines, des phoques, des léopards, des éléphants et surtout des manchots, beaucoup de manchots.

Et tout cela n'est pas étonnant. En effet, j'ai appris à la lecture des livres de Claude Lorius toute la richesse de l'écosystème antarctique.

*(une petite parenthèse sur Claude Lorius. Dans le domaine de la recherche polaire, c'est un "grand bonhomme". Glaciologue et directeur de recherche au CNRS, il a commencé sa carrière en 1957 en hivernant dans la base Charcot. Passer un hiver complet à trois dans un demi-cylindre de 6m de long, 4 de large et 2 de haut au centre, totalement enterré sous la neige, vous forme un homme. Quand par ailleurs, il vous a fallu 3 semaines pour parcourir les 300 kilomètres qui séparent la côte de la base Charcot, il est évident que vous avez un certain sens du temps et de la durée.*

*Comme glaciologue, il est un spécialiste des carottes de glace et de l'étude du climat. En association avec les Russes de la station Vostok, je crois qu'ils ont atteint en janvier 1996 la profondeur record de 3 350 mètres, une profondeur où la glace a plus de quatre cent mille ans.*

*Il est aussi président du Comité scientifique international de recherche sur l'Antarctique (en anglais SCAR) et de l'Institut Français pour la Recherche et la Technologie Polaires.*

*Comme son laboratoire de glaciologie est à Grenoble, je lui avais envoyé un petit mot pour le rencontrer et solliciter son expérience et ses conseils. Il m'avait répondu très modestement : "Je ne suis pas sûr de pouvoir vous être utile, mais serais de toute façon heureux de vous rencontrer".*

*Non seulement notre rencontre fut très agréable, mais elle fut aussi fort utile, Claude Lorius nous ayant grandement facilité les contacts avec les organismes anglais, le British Antarctic Survey et le Scott Polar Research Institute, tous les deux localisés à Cambridge)*

C'est donc en lisant Claude Lorius, "Glaces de l'Antarctique, une mémoire, des passions" et "L'Antarctique", petit ouvrage très complet et très synthétique paru en 1996 dans la collection DOMINOS de Flammarion, que j'ai appris des tas de choses sur la chaîne alimentaire antarctique.

Au départ vous avez des micro-organismes le plancton. Puis des crevettes qui constituent le krill puis des animaux qui mangent les crevettes.

Dans mes lectures, un chiffre m'a particulièrement frappé. Le krill de l'Antarctique représente une masse de 650 millions de tonnes, soit plus que le poids de l'espèce humaine. En d'autres termes, si on faisait une balance et que d'un côté on mette toutes les crevettes de l'Antarctique et de l'autre tous les hommes, la balance pencherait du côté des crevettes.

Il se passe donc en Antarctique sur le plan du vivant des phénomènes qui ne sont peut-être pas négligeable à l'échelle de l'humanité toute entière.

Cette abondance du krill explique donc l'abondance des animaux que nous avons rencontrés. Et tout particulièrement des manchots qui semblent se porter fort bien. Les manchots sont des bestioles adorables, drôles et très amusantes. Mais ils ont un petit défaut : leurs rookeries puent. Quand nous naviguions à proximité d'une rookerie, l'odorat était bien souvent le meilleur instrument de navigation.

Malgré ce petit défaut, l'homme les a sans doute aidés au XX<sup>e</sup> siècle en massacrant les baleines. Les baleines, qui ont des masses énormes, jusqu'à 150 tonnes pour 30 mètres de long, sont des machines à manger avec un rendement déplorable : en effet pour grossir d'un kilogramme, la baleine doit manger 100 kilos de crevettes.

Pour un élevage industriel, ce ne serait pas terrible. Je crois que les éleveurs de porc ou de poulet visent le rendement 1 (un kilo de farine devient un kilo d'animal). Actuellement, ils doivent être à 2 ou 3. Je ne sais pas s'ils amélioreront leur score mais je pense qu'ils éviteront d'essayer l'élevage des baleines.

Donc, comme il y a moins de baleines, on peut supposer que les manchots ont plus à manger.

En tous cas nous avons vu beaucoup de manchots, non seulement sur le rivage, mais aussi sur les icebergs et parfois assez loin en mer. En effet, dès qu'un iceberg disposait d'un petit plan incliné le rendant accessible, on y voyait une colonie de manchot.

Sur les gros icebergs, les manchots peuvent ainsi s'offrir une belle croisière en revenant à la nage quand le bateau aura fondu. Parcourir quelques centaines de kilomètres dans l'eau, ou plonger à 200 mètres de profondeur, est pour eux quelque chose de facile. En les contemplant, nous envisagions aussi le rythme nonchalant d'une croisière en iceberg, mais le retour à la nage nous aurait sans doute moins plu.

Une autre question qui revient souvent : "avez vous vu des ours blancs".

La réponse est "non, et fort heureusement".

En fait, l'ours polaire n'existe qu'au Nord, pas au Sud. C'est d'ailleurs un animal redoutable.

Alain et Thierry, qui avaient fait une expédition au Spitzberg, nous ont raconté que, là bas, il y avait interdiction de sortir de l'aéroport sans avoir un fusil de chasse. Pendant tout leur raid, il dormait avec le fusil à côté ainsi qu'un dispositif de clochette et de sonnette disposé autour des tentes pour les avertir d'une éventuelle visite.

Une autre histoire vraie sur le sujet : deux compagnons se promènent sur la banquise. Survient un ours blanc, qui s'empare de l'un des deux, plonge, ressort un peu plus loin et dévore tranquillement sa proie sous le regard horrifié de son compagnon. Depuis, le survivant serait un peu traumatisé par les ours, surtout en peinture.

Donc, et fort heureusement pour nous, l'ours n'existe pas en Antarctique.

Il y a d'ailleurs assez peu de prédateur dans le sud. On cite le skua, qui est un charognard et qui pille les nids de manchots. On cite aussi l'orque, un cétacé à dent de 7 à 8 tonnes, qui peut atteindre 9 m de long. Très vorace, il préfère les proies à sang chaud, tels que les manchots, les phoques et même les autres cétacés.

Il y a aussi le léopard de mer, un phoque de 3m, pouvant peser 300 kg, armé de longues incisives et de canines pointues. Menant une existence solitaire, il mange principalement du krill mais il peut aussi s'attaquer aux jeunes phoques et aux manchots.



Une petite anecdote sur le léopard de mer. Lorsque nous étions au mouillage dans la Baie Paradis, France, Guy et Cedrick, en navigateurs infatigables, faisait un petit tour en zodiac et ils se sont mis à s'extasier sur un gentil phoque qui venait s'amuser avec eux. Patrick, en homme responsable et avisé, ayant examiné le "phoque" à la jumelle et lui ayant trouvé de bien grandes dents, se mit à lire à haute voix une petite notice sur le léopard de mer qui se terminait ainsi : *"il manifeste de la curiosité pour l'homme. Il n'hésite pas à suivre les petites embarcations et même à goûter les zodiacs en laissant de belles déchirures qui peuvent mettre le bateau en danger. Il est conseillé de s'en écarter."* Le ton fut sans doute convaincant, car le retour fut un peu précipité.

Les prédateurs sont quand même peu nombreux et ceci explique pourquoi les animaux sont très peu farouches. Vous pouvez, à condition de ne pas avoir de comportement agressif, approcher de très près un phoque ou traverser une rookerie de manchots sans provoquer de panique.

L'homme ne semble pas les gêner et dans les bases on voit parfois des choses cocasses. Par exemple, à la base américaine Palmer, un troupeau d'éléphant de mer roupillait bien gentiment au milieu des zodiacs et ni le bruit des hors-bord, ni le mouvement d'une pelle mécanique à proximité ne semblait les troubler.

### **En annexe 3, les bases :**

Cette histoire d'éléphant va me permettre de parler des bases et des hommes. Bien entendu pour cette annexe, je m'appuierai sur les ouvrages de Claude Lorius qui sont très complets et très synthétiques sur le sujet, ainsi que sur les récits de Paul-Emile Victor, qui ne manquent pas de détails historiques.

Il y a en effet des bases en Antarctique, tout particulièrement dans la péninsule. Ces bases appartiennent à différentes nationalités et en voyageant on a un peu l'impression de visiter la dernière Exposition Universelle, tout particulièrement sur l'île du Roi Georges qui en abrite huit. Au total, je crois que 18 pays ont une base permanente en Antarctique.

Les occupants des bases semblent s'entendre plutôt bien. Sur l'île du Roi Georges, ils ont déjà organisé les premiers Jeux Olympiques Antarctiques d'hiver, auxquels huit pays ont participé : l'Argentine, le Brésil, le Chili, la Chine, la Corée, la Pologne, la Russie et l'Uruguay. Mais je ne sais pas qui a eu le plus de médailles.

Pour comprendre cette situation, il faut se référer au traité sur l'Antarctique, signé en 1959 et qui faisait suite à l'Année Géophysique Internationale 1957-1958.

L'idée d'une telle coopération internationale naquit le 5 avril 1950 au cours d'un dîner réunissant chez le docteur James van Allen plusieurs des grands noms de la géophysique et en particulier le professeur Sydney Chapman qui la mettra en oeuvre. C'est donc la communauté scientifique internationale qui a développé cette initiative.

Pour la petite histoire, dans les années 50, sur le plan international, on était en pleine guerre froide. Au début, les Russes ne faisaient pas partie de cette initiative. Ils ne sont arrivés qu'après, quand le programme était déjà bien mis en place et qu'en particulier la base du Pôle Sud avait été attribuée aux Américains.

Forts de leur expérience sibérienne des grands froids, et sans doute sur incitation du petit père Staline, les Russes en arrivant ont réclamé l'installation d'une base au Pôle Sud, ce qui a jeté un certain froid dans l'assistance. En effet, les scientifiques, très gênés, ne voulaient pas froisser les Américains à qui le Pôle avait été promis, ni laisser repartir les Russes dont ils souhaitaient la présence, l'idée de l'Année Géophysique étant de démontrer que la collaboration scientifique pouvait dépasser les antagonismes politiques.

Fort heureusement, un savant astucieux a proposé aux Russes quelque chose de plus difficile et de plus fort que le Pôle Sud : le Pôle d'Inaccessibilité.

En effet, le Pôle Sud n'est pas le lieu du continent antarctique le plus éloigné de toutes les mers et donc le plus difficile à atteindre. Ce privilège est réservé au Pôle d'Inaccessibilité.

Rassurés par la qualité du symbole, les Russes, après avoir consulté Staline, acceptèrent. Et c'est ainsi que fut créée la base de Vostock, ce qui permettra bien plus tard en 1996 à Claude Lorius de pouvoir disposer de la plus belle carotte de glace du monde.

Dans la foulée de l'Année Géophysique, fut élaboré le Traité sur l'Antarctique. A l'origine, 12 pays l'ont signé en 1959 et ratifié en 1961.

Ce traité qui couvre la zone au sud du soixantième parallèle a en gros trois conséquences.

Tout d'abord, il déclare la région zone de paix, il garantit la liberté d'accès et il encourage la coopération internationale pour la recherche.

D'autre part, il gèle toutes les revendications territoriales : geler voulant dire que les signataires ne formulent pas de nouvelles revendications, ne reconnaissent pas celles des autres mais n'abandonnent pas les revendications précédemment formulées. Lors de notre périple, nous verrons tout ce que cela signifie, surtout du côté chilien.

En dernier lieu, le traité considère comme "parties consultatives", avec droit de vote, les pays qui exercent des activités de recherche significatives. De 12 à l'origine, les "parties" sont maintenant 26.

Comme en gros, une activité de recherche significative veut dire une base permanente, et comme aussi un des seuls aérodromes de l'Antarctique se situe sur l'île du Roi Georges, on peut comprendre pourquoi huit bases se situent à cet endroit.

Sur cette île, il ne nous a pas semblé que la recherche soit une activité débordante. Nous avons pu visiter les bases chinoise, russe et chilienne, et je voudrais vous faire part de quelques impressions.

La base chinoise "Great Wall" est importante, assez bien construite. Les bâtiments sont signés avec une plaque en bronze indiquant la firme chinoise qui les a construits. Au milieu, deux dragons et une grosse pierre décorée vous parlent de "la paix et de l'amitié entre les peuples". Mais tout cela est entouré de bien grandes antennes. Il faut sans doute pouvoir informer la mère patrie de l'état de "l'amitié entre les peuples" en Antarctique.

Pouvant recevoir quelques centaines de personnes, la base n'en abritait que 20. Mais paradoxalement, nous avons trouvé les Chinois très décontractés. Nous nous attendions à trouver un commissaire politique et nous avons rencontré Xia Linyuan, Ph.D. et Deputy Professor du Wuhan Technical University suivant la carte qu'il nous a remis, qui nous a invité à déjeuner spontanément en n'en parlant qu'après à son chef de base.

Le lendemain, il est venu, accompagné du Docteur Du Guo Yuan, qu'il nous a présenté comme un chirurgien chinois réputé, faire un petit tour sur notre voilier, sans avoir besoin de demander une quelconque autorisation à une autorité chinoise. Les Chinois, paradoxalement, nous sont apparus plus "cool" et moins sur-sécuritaire que les Américains de la base Palmer.

Sur le plan de la recherche, Xia Linyuan nous a expliqué qu'il s'occupait en Chine, sur le plan théorique, de géodésie par satellite et que les places pour venir 6 mois en Antarctique étaient très convoitées. Mais je n'ai pas compris en quoi l'Antarctique était important pour sa recherche.

Si la base chinoise donnait une impression assez nette, par contre la base russe "Bellingshausen" m'a semblée plutôt déglinguée, et tout particulièrement la "SHOP RUSSIAN". A l'intérieur de la boutique, un joyeux capharnaüm faisait se côtoyer un ordinateur connecté sur Internet qui donnait une météo américaine en temps réel, avec le bric à brac de l'armée rouge en déroute : étoiles rouge, ceinturons, uniformes, écussons, le tout à vendre pour pas cher. J'avais déjà vu tout cela à Berlin près de "Check-point Charly" après la chute du mur.

Les Russes, très sympa aussi, nous offrent le thé et nous nous livrons au passe-temps favori des bases : échanger des coups de tampons. En effet, en Antarctique chaque base a son ou ses tampons, et on vous tamponne tout ce que vous voulez : passeport, carte, tee-shirt... Mais comme nous aussi, nous avons des tampons du bateau et de l'expédition, la séance de tampon est très animée. Un petit conseil, si vous allez en Antarctique, même en solitaire, faites-vous un tampon à votre nom, préparez des babioles à offrir avec votre effigie dessus et vous deviendrez très populaire auprès des autochtones.

Dans la base russe, un point me frappe : la chaleur. Si les finances de la base ne semblent pas très florissantes, le chauffage ne constitue manifestement pas une source d'économie : il doit faire plus de 25°. Comme à bord du bateau, le chauffage était quasiment inexistant, nous ressentons tout particulièrement la surchauffe et pour nous c'est à la limite du supportable.

J'avais déjà fait la même constatation chez les Américains de la base Palmer : à l'intérieur la tenue réglementaire c'était le short, le tee-shirt et les nu-pieds, belle illustration de l'américain way of life. Ceci dit, je trouve cocasse d'aller en Antarctique pour y vivre comme en Floride. Quand dans les négociations internationales sur les économies d'énergie, les Américains expliquent qu'il leur est impossible de baisser leur consommation de quelques pourcents, il y aurait peut-être matière à sourire, ou à discuter.

Si les Russes, les Chinois ou les Américains, rencontrés en Antarctique, sont assez décontractés, les Chiliens sont plus sérieux. A notre débarquement sur l'île du Roi Georges, nous avons été accueillis par une personne en uniforme qui s'est présenté comme le Capitaine du Port, militaire dépendant de l'Armada du Chili, une autre personne, aussi en uniforme, mais qui s'est présenté comme un civil représentant le responsable de l'aéroport, et une troisième personne, aussi en uniforme, mais qui nous a invités à la messe.

Sentant que cela ferait plaisir à nos hôtes, nous sommes allés à la messe. Mais ce ne fut pas une vraie messe. En effet, elle fut sans communion. La personne en uniforme que nous avons pris pour le curé, devait être un diacre civil. Il a fait en tout cas un très beau sermon en souhaitant la bienvenue à "nos amis français".

La base chilienne "Presidente Eduardo Frei" c'est presque une petite ville. On y trouve en effet comme bâtiments un bureau de poste, une banque, une école, un quartier d'habitation avec des petites maisons, un secteur pour l'université, un bureau du port, j'en passe mais il ne faudrait pas oublier l'église qui domine le tout et dont les couleurs jaune et bleu sont assez pimpantes.

Les Chiliens sont très patriotes et de multiples signes vous indiquent que bien que signataires du Traité de l'Antarctique gelant les revendications territoriales, ils ne les ont pas abandonnées pour autant.

Ils aiment bien les bustes en bronze. Devant l'université, vous trouvez le buste de l'éminent professeur d'université qui a établi les bases "scientifiques" qui fonde la légitimité chilienne sur les territoires antarctiques compris entre le 53° et le 90° méridiens ouest.

Devant le bureau du port, il s'agit du buste d'un grand marin chilien qui fut le pilote d'une expédition de Shackelton. Mais on oublie de vous dire que Shackelton était anglais. En effet, il faut savoir que la péninsule antarctique est revendiquée à la fois par le Chili, l'Argentine et l'Angleterre.

Sur l'île Déception, nous avons déjà vu quelques reflets de ces rivalités. En effet, sur cette île nous avons trouvé une pancarte en anglais, mise en place par les Anglais, qui expliquait que sur cette île avait existé une base baleinière norvégienne, exploitée jusqu'en 1930, qui était devenue par la suite une base scientifique anglaise, que cette base anglaise avait été abandonnée suite à des éruptions volcaniques, et que tous les vestiges étaient considérés comme patrimoine historique et protégés à ce titre par le SCAR.

Mais juste à côté de cette pancarte, il y avait une pancarte en espagnol et en anglais, mise en place par les Chiliens, qui racontait que l'île avait été découverte par un grand marin chilien, qui ne parlait ni de baleiniers norvégiens ni de base anglaise, mais qui expliquait que tous les vestiges étaient considérés comme patrimoine historique et protégés à ce titre par le SCAR.

Il y aurait un livre à écrire sur les revendications des uns et des autres en Antarctique : entre le droit des "voisins" que prônent l'Argentine ou le Chili, le droit de la "découverte" avancé par la France pour la Terre Adélie, celui de la "possession" et de "l'occupation" par les Anglais, ou le refus de toutes revendications qui est la position des Russes et des Américains, les arguments ne manquent pas.

On sent bien aussi qu'en cette affaire tous les coups sont possibles. Par exemple, les Chiliens se sont débrouillés pour qu'une femme enceinte accouche en Antarctique et de la sorte, la première naissance humaine sur ce continent étant chilienne, vous avez ainsi une preuve indubitable de la souveraineté chilienne sur ce territoire. La photo du charmant bambin est affichée dans la base, mais vous la trouvez aussi maintenant dans tous les atlas chiliens.

Le patriotisme chilien m'a semblé plutôt exacerbé. A Punta Arena, dans les milieux universitaires qui sont pourtant très ouverts, il est impensable de faire une carte du Chili sans y rajouter un petit camembert qui va jusqu'au Pôle Sud et qui porte la mention "Territorio Chileno Antartico".

Je ne parlerai même pas de l'ambiance qui règne à Porto Williams dans la Terre de Feu. Il s'agit là d'un port militaire face à l'Argentine. Dans l'église, la Sainte Vierge est drapée du drapeau national, et juste devant, un monument est implanté avec deux canons et une torpille bien dirigés sur l'ennemi. En d'autres mots une ambiance France-Allemagne, du côté de l'Alsace-Lorraine à la veille de 14-18.

Toutefois, ce qui est le plus surprenant et le plus réjouissant, c'est qu'avec une telle toile de fond, en Antarctique, tout le monde semble jouer le jeu. Par exemple, les Chiliens, qui tiennent l'aéroport, acceptent néanmoins toutes les autres bases sur l'île du Roi Georges. Elles sont d'ailleurs à se toucher et on peut se demander qu'elle est la qualité de la recherche qui y est pratiquée.

Je ne m'étais pas posé cette question chez les Américains de la base Palmer. Là bas tout le monde semblait très actif. Une chercheuse californienne m'avait expliqué un des sujets de recherche de la base qui m'avait semblé très intéressant.

Ils étudiaient depuis plusieurs années la corrélation entre l'extension annuelle de la banquise et la matière vivante, principalement le plancton et le krill, qui constitue le début de la chaîne alimentaire. Pour cela, ils disposaient chaque année d'un côté de photos satellitaires qui donnent bien l'état de la banquise, et de l'autre d'un certain nombre de prélèvements d'eau de mer, réalisé toujours avec le même protocole pour ce qui concerne la position, la profondeur et la technique d'analyse.

Leurs conclusions, à confirmer bien sûr, semblaient indiquer une très forte corrélation entre l'extension de la banquise et la richesse du plancton. En d'autres mots, au plus il fait froid, au mieux le plancton se porte.

Corollaire, s'il fait plus chaud, si par exemple la planète se réchauffe du fait de l'effet de serre, il y aura peut-être en Antarctique moins de plancton, donc moins de krill, donc moins de... et quand on sait les masses en jeu, on peut sans doute s'interroger sur les conséquences pour toute l'espèce humaine.

Ces interrogations sur les conséquences négatives d'un réchauffement ne les amenaient quand même pas à moins se chauffer dans la base.

Si la qualité et l'intérêt de la recherche réalisée à la base Palmer m'ont intéressé, voire impressionné, je n'en dirai pas autant pour l'architecture de la base.

Pour la décrire sommairement, on pourrait parler d'un rassemblement de baraques de chantier améliorées, disposées sur le terrain un peu n'importe comment. Pour être tout à fait équitable, la plupart des autres bases, sur le plan de l'architecture, ne m'ont pas fait une meilleure impression, et si j'en juge par les quelques photos que j'ai pu voir, la France ne fait guère mieux à Dumont d'Urville en Terre Adélie.

Il doit s'agir de ma part sans doute d'une déformation professionnelle, mais je suis toujours très surpris de l'absence de sensibilité des scientifiques et des chercheurs à l'architecture et au paysage qu'ils produisent. Pourtant dans notre société, ils ne sont peut-être pas les moins cultivés, ni les plus indigents.

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une question de moyen mais plutôt d'une affaire de sensibilité. Par exemple, j'apprécie toujours sur les marchés forains la qualité de la mise en scène des oranges, des carottes ou des navets : les marchands forains ne disposent pas de beaucoup de moyens, mais avec un parasol, une craie, des ardoises et quelques fruits ils savent faire de bien belles présentations.

Cette relative indigence de l'architecture des bases, pourtant situées dans un paysage extraordinaire, me rappelle une petite histoire.

C'est l'histoire de Malaparte qui avait une maison remarquable face à la mer près de Naples. Quand on lui demandait si c'était lui qui l'avait dessiné, il répondait : *"Non, je me suis contenté de dessiner le paysage autour"*.

## et pour finir, quelques remerciements

En général, dans toute thèse universitaire, les remerciements sont au début. On est sûr de la sorte que les membres du jury, à qui ils sont destinés, les liront. A la fin, cela serait moins certain.

Ils n'ont pas besoin d'être sincères, l'important c'est qu'ils existent, et si possible au bon endroit.

Comme je ne présente pas ma thèse, et comme mes remerciements sont sincères, je les mettrai donc à la fin, l'ordre de ces remerciements suivant à peu près l'ordre d'apparition des vedettes dans le film.

Tout d'abord un grand merci à Rosalie Hurtado, qui à Grenoble, a été l'attaché de presse de l'expédition.

Merci aussi à Véronique Granger pour ses conseils et ses renseignements sur le "milieu" grenoblois.

Merci à Patrick Gendey pour l'éminent parrainage de la Grande Traversée des Alpes.

Merci à Henri Sigayret pour les 10 roupies népalaises de soutien données à l'expédition.

Merci bien sûr à Claude Lorius pour son soutien et celui de l'IFRTP.

Merci à François Saparelli, d'ALPES CONFECTION, pour l'équipement en polaires FASTNET de tous les membres de l'expédition. (Les vêtements étaient connus et appréciés des marins de l'expédition. Les montagnards les ont découverts à cette occasion, et certains n'ont même plus voulu les quitter. Merci donc à FASTNET, si nous ne sommes pas morts de froid.)

Merci à PETZL, et tout particulièrement à Nathalie Martinez, qui avec beaucoup de gentillesse et d'efficacité, nous a fourni tout le matériel dont nous avons besoin. (Là, c'était plutôt l'inverse. Les montagnards connaissaient bien le matériel et ce sont les marins qui l'ont découvert à cette occasion : non seulement les baudriers et les jumards pour faire les singes dans le mat, mais aussi les frontales DUO qui furent très appréciées. Merci donc à PETZL, si personne ne s'est cassée la figure dans quelques acrobaties nocturnes.)

Merci à Marc Gilles, de CIS RHONE-ALPES, pour le matériel informatique qu'il nous a prêté. (Au passage, je dois signaler que les aventures de Marc Gilles sont plutôt des aventures aéronautiques. De la sorte, c'était très sportif pour un "navigant" de soutenir une expédition de "rampants".)

Merci à toute l'équipe d'EXPE pour le matériel et les conditions consenties.

Merci à Isabelle Guidolin et à SPOT-IMAGE pour les remarquables photos satellites de l'île d'Anvers. (Si nous n'avons pas fini au fond d'une crevasse, c'est peut-être grâce à ces photos, merci donc à SPOT-IMAGE et bonne chance à Spot 4 et bientôt à Spot 5.)

Merci à Michel Fily du Laboratoire de Glaciologie de Grenoble pour le coup de main donné pour l'exploitation et l'interprétation des photos SPOT.

Un grand merci

à Patricia Reynier du centre de documentation de l'Institut Français pour la Recherche et la Technologie Polaire, Expéditions Paul-Emile Victor,

à Martine Lutrot, du département communication de l'IGN,

à Lisa Riley du Stanford's International Map Centre,

à Sarah Dobson et à Janet Thomson du British Antarctic Survey,

à Shirley du Scott Polar Research Institute,

pour toutes les recherches réalisées et tous les documents transmis, l'ensemble fut pour nous une véritable "mine d'or".

Et bien sûr, merci à tous les amis rencontrés, qui nous ont encouragés et soutenus, qu'ils soient pêcheur à Punta Arena ou Gouverneur de la Province de Magellan, chef de base américain ou chercheur chinois, diacre chilien ou responsable du bureau postal russe, merci à tous.

Et merci aux gentils journalistes qui nous ont fait de si beaux articles,

merci à Jean-Marie Franciosa qui m'a appris que je faisais partie de *"cette race d'aventurier capable de tout plaquer pour des sensations fortes"*,

merci à Olivier Pentier qui m'a aussi appris que j'avais dévoilé *"l'aventure avec une modestie qu'il est difficile de percer"*,

merci à Astrid Baud qui nous aura gratifiés d'un qualificatif splendide : *"chatouilleurs d'icebergs"*,

merci à vous